



Anne-Frédérique Rochat trompe les modes avec la vraie vie

Littérature

C'est un peu notre Amélie Nothomb, fidèle des rentrées littéraires depuis dix ans. En 2022, elle surfe sur les projections toxiques des parents sur leurs enfants.

Il faut le dire... un certain sadisme encre la plume d'Anne-Frédérique Rochat qui laisse ses personnages se noyer, lentement, longuement, dans les abîmes du destin. Sans bouée! Ni condescendance aucune. Pourquoi mentir? Pourquoi édulcorer artificiellement la photo-finish de la course existentielle? C'est juste la vie, «Les choses de la vie», dirait Claude Sautet, ses malaises et ses vents contraires, qui n'épargnent personne.



Anne-Frédérique Rochat, ici en 2015. ODILE MEYLAN

Sauf que dans les romans de l'auteure lausannoise - la quadragénaire en compte neuf sur cette dernière décennie - se produit à chaque fois le petit miracle d'une écriture directe qui les accompagne. Sans vouloir absolument les démontrer et, encore moins, les juger ou les misérabiliser. L'histoire passe sans réels rebondissements, elle se passe. Car ce sont avant tout les personnages qu'Anne-Frédérique Rochat travaille comme des diamants bruts,

en auteure qui aime les gens, et en comédienne qui se plaît à les incarner dans une chair épaisse par les torpeurs ou les enthousiasmes, les passions ou les désaffections.

Spirale infernale

Ainsi, dans «Quand meurent les éblouissements», l'histoire de la docile Chiara, ado de 15 ans que Maggy façonne en espoir du cinéma, en mère pygmalion autant qu'en créatrice de poupées en mal de notoriété, on la connaît. On l'a vue, documentée, sur ces innombrables parents qui vivent leurs rêves à travers leur progéniture. Ou déjà lue. Et... peut-être même vécue. Mais dans les lignes d'Anne-Frédérique Rochat, toujours prêtes à chatouiller nos consciences, c'est la performance des êtres face à l'adversité qui compte, et l'empathie qu'en habile manipulatrice littéraire la lauréate du Prix des lectrices Femina 2008 et récipiendaire 2013 de la bourse cantonale à l'écriture sait si bien déclencher chez le lecteur. On se souvient de Charlène dans «Le sous-bois» (2013) en surdisponibilité pour ses proches et en quête d'un bonheur là où il n'est pas. Ou de Violaine et d'Anatole, couple aux amours défuntes passé dans le rang des colocataires dans «Le chant du canari» (2015).

Dans ce neuvième roman qui comme les précédents ne cherche pas à plaire en traitant des thèmes à la mode, les liens s'effilochent, l'amour en tous genres - y compris de soi - se perd, dépréciatif, dépressif ou dépravé par l'alcool. Une spirale infernale dans laquelle Chiara, étoile perdue dans sa propre constellation, sa sœur Lise, pâle copie de Mylène Farmer, et leur mère sans doute plus paumée encore, nous étreignent de leur

humanité pour ne pas nous lâcher. Jusqu'à la fin de ce plaidoyer qui ralentit le temps des égoïsmes qui semblent croire au succès, habillés de paraître et de bêtes clics pris pour des marques d'amour.

Florence Milloud Henriques



«Quand meurent les éblouissements»
Anne-Frédérique Rochat
Éd. Slatkine,
255 p.